

qui vont, en murmurant, porter la fraîcheur et la vie dans les plantations de la vallée.

C'était aux premières heures d'une nuit sereine ; le ciel élincelait de vivants saphirs. Après une journée ardente, j'étais à respirer les fraîches haleines du soir et à m'enivrer des effluves suaves dont elles m'arrivaient chargées. Les bruits avaient cessé peu à peu.

On n'entendait au loin que le chant du rossignol s'épuisant en longs soupirs sous les sombres berceaux que semblent former exprès pour lui en Sardaigne les chèvrefeuilles et les myrtes. Je me rappelai, en l'écoutant, l'inimitable description d'une nuit d'Eden dans Millon : « Tout se taisait, hors le rossignol, amant des veilles. Il remplissait la nuit de ses plaintes amoureuses, et le silence était ravi. » J'étais comme le silence.

Tout à coup, je vis s'avancer dans la direction du lieu où je me trouvais, comme une masse noire, descendant lentement de la montagne, et dont la distance et l'obscurité ne me permirent point d'abord de m'expliquer la nature. Mon incertitude ne dura pas longtemps. Après avoir un moment disparu derrière un massif d'arbres, le convoi se découvrit soudain devant moi. Il se composait d'un capucin à barbe blanche et de quatre hommes dans lesquels leur costume me fit à l'instant reconnaître des paires montagnards. Deux de ces hommes portaient un cadavre sur une litière formée de branchages ; le bonnet rouge national qui cachait le front et les yeux du mort et les flots mêlés d'une abondante barbe inculte, ne me laissaient presque rien apercevoir des traits de sa figure. Ses mains croisées sur sa poitrine y étaient retenues par un chapelet enroulé à la fois autour de ses deux poignets.

A son flanc gauche apparaissait un couteau de chasse passé